

# THÉÂTRES

## Au Vieux-Colombier : « Saül »

Il sied de ne parler qu'avec respect des tentatives de M. Jacques Copeau ; elles sont toutes inspirées par un noble désintéressement, et il a su donner à son théâtre du Vieux-Colombier une atmosphère d'émouvante sincérité. C'est un temple. Jamais plus qu'hier, on n'en a eu la pleine sensation.

On connaît le *Saül* de M. André Gide. C'est une œuvre qui date de ses débuts, il y a près d'un quart de siècle. Le jeune écrivain, qui ne devait pas tarder à devenir un des représentants les plus éminents de la génération littéraire actuelle, cherchait encore, semble-t-il, au moment où il écrivait cette sombre et éclatante tragédie religieuse, et sa voie et ses moyens d'expression. De là l'impression d'incertitude et de gêne qu'on éprouvait hier, où, malgré le désir de rendre hommage et à l'auteur et à ses interprètes, une sorte de déception s'attestait dans le public, qui attendait à une puissante émotion dont chaque tableau l'éloignait un peu à mesure que la pièce se déroulait.

Aussi bien, M. Jacques Copeau a-t-il peut-être forcé la note en mettant au service du rôle écrasant de Saül un verbe puissant et sonore qui était hors de proportion avec un texte qu'on sent plus humble. Tous les artistes du Vieux-Colombier, réunis autour de leur chef, l'ont admirablement secondé comme de coutume. Mme Carmen d'Assilva et M. Pierre Daltour, qui débutaient hier à ce théâtre, ont été justement applaudis. On a fort admiré, cela va sans dire, l'ingénieuse mise en scène de M. Jacques Copeau.

Le Temps - 18 juin 1922